

MARTHE LAVERDIÈRE

La Delle
ALVENIA

TOME 1

CHAPITRE I



« Moi, je crois que le gouvernement... »

Il n'en fallait pas plus pour faire sursauter Georges Beaulieu.

— Laisse parler ton frère, Alvenia ! Une jeune fille digne de ce nom a pas d'opinion en général, et surtout pas en politique !

Assis à l'autre bout de la table familiale, Georges Beaulieu régnait en roi de la maison. Dans cette demeure cossue de style victorien, chacun devait tenir sa place. Cet homme d'affaires réglait toute sa vie et celle des autres au quart de tour.

— Mais père, j'peux avoir une opinion sur ce sujet-là, j'suis pas en train de faire un discours politique sur le perron du marchand Labonté !

Son père se retroussa les moustaches en signe de protestation, un signe que madame Beaulieu reconnaissait rapidement. C'était le moment où elle devait faire diversion pour ne pas faire grimper son mari dans les rideaux. Elle prit sa serviette de table fleurie déposée sans un pli sur ses genoux, se tapota avec celle-ci la commissure des lèvres et, en relevant doucement le menton, regarda sa fille aînée en lui disant :

— Marie, ma chérie, peux-tu nous réjouir l'âme en agrémentant notre repas d'un morceau de piano, j'te prie ?

Assise près de son frère Julien, Marie se raidit. Il était très clair pour elle qu'Alvenia devait se taire. Une femme bien élevée tient sa place et surtout sa langue. D'un geste gracieux, elle repoussa sa chaise et fléchit la tête vers son père.

— Père, est-ce que j'peux m'exécuter ?

— Va, Marie, la musique calme les nerfs et, en ce moment, ta sœur est en train d'me les mettre en boule.

Georges sourit à sa grande fille et tourna le dos à Alvenia pour bien voir le magnifique piano qu'il avait acheté un mois plus tôt. C'était sa dernière fierté. Imaginez, un piano à queue trônant dans l'immense salle à manger. Personne dans la paroisse – et ça, même pas le notaire – n'en possédait un. La musique était pour lui un signe de noblesse. Il avait envoyé sa fille Marie suivre des cours de musique chez les Ursulines de Québec. Deux années intensives pour en faire une virtuose. Pas comme ces piocheux d'orgue à l'église qui, une fois sur deux, tombaient sur la mauvaise note. Non, une vraie demoiselle devait savoir jouer Chopin ou Mozart. De toute façon, Marie n'avait pas d'autres talents que ceux de la musique et de l'entretien de la maison. Aux yeux de son père, elle allait devenir une vieille fille distinguée. Pas question que l'une ou l'autre de ses filles se marie. Il n'avait pas l'intention de procurer une dot ni tout autre héritage à un jeune blanc-bec. Tout son empire irait à son fils Julien, et ensuite au fils de son fils. Le nom Beaulieu ne devait pas être dilué de quelque manière que ce soit.



Georges était fils unique et avait une vision de la propriété assez restreinte. Son père, Paul Beaulieu, avait convolé en justes noces avec Ernestine Gagnon. Eh oui, un beau matin du mois de juin 1856. Rien de tel que le mois de juin avec toutes ses roses sauvages qui embaument l'air pour mettre la joie au cœur de ce jeune homme de vingt ans. Et de la joie, il en fallait, car ce

mariage était plus fait d'intérêt que de romance. Paul était de famille respectable, mais sans grand talent.

Sa femme, au contraire, en avait pour deux, du talent. Fille de commerçant, Ernestine avait apporté avec elle une dot de 800 dollars. Son père, qui commerçait les animaux, avait le sens des affaires. Il avait mis le paquet afin de rendre sa fille alléchante pour les partis intéressés. Il voyait bien que sa chère Ernestine ressemblait plus à un bûcheron en fin de carrière qu'à une gracieuse gazelle. Que voulez-vous, la beauté ne lui avait pas été donnée à la naissance. De six ans l'aînée de Paul, elle avait déjà l'air d'une femme de quarante ans. Mais elle avait du caractère, de la jarnigoine et, avec cette somme, une bonne longueur d'avance sur toutes ces pauvres filles qui peuplaient la campagne environnante. Paul, qui était un peu proche de ses cents, comprit très vite qu'il valait mieux souffler la bougie le soir dans la chambre conjugale pour réussir à faire honneur à sa femme que partir dans la vie sans le sou.

Le jeune homme fit donc la cour à Ernestine, qui s'enflamma devant ce joli garçon, ne jurant que pour ses beaux yeux. Paul avait les yeux verts et les cheveux noirs bouclés. Il avait une démarche de prince, un petit air décidé, mais qui cachait en réalité un tempérament dépressif et mélancolique. Quant à Ernestine, elle avait de fins cheveux blonds, raides comme de la corde.

Ils se marièrent après un an de fréquentations. De cette union naquit, un an plus tard, Georges, qui reçut le meilleur des deux mondes : la beauté naturelle de son père et le tempérament fort et débrouillard de sa mère.

Ernestine investit très vite sa fortune dans l'achat de terres à bois. Dans le canton de Buckland, il y avait des affaires à faire. Comme on défrichait, les terres en bois deboute étaient assez faciles à dénicher. Plusieurs nouveaux propriétaires ne tenaient pas longtemps à essoucher et à faire des abattis. Ernestine ramassait les terres pour des prunes, puis son mari et d'autres hommes coupaient le bois pour en faire des planches et des madriers. Mais le transport lui coûtait très cher.

Après quelques années, elle avait amassé assez d'argent pour faire construire un moulin à scie, avec la machinerie pour embouter les planches. Quoi de mieux pour vendre à tous ces gens voulant se construire une petite maison? Plus question de faire scier dans d'autres paroisses et de remonter le bois chez elle pour le vendre¹. Très vite, leur fortune devint considérable. Ernestine travaillait d'arrache-pied; elle avait le temps, vu que son Paul ne lui avait fait qu'un seul enfant, son Georges.

Paul se disait constamment fatigué. Le soir, il se dépêchait d'aller se coucher, prétextant un mal de tête ou bien une indigestion. En réalité, même la bougie éteinte, il n'avait plus assez d'imagination pour réussir à faire lever le drapeau. Il se disait, dans toute la paroisse, que Paul était le seul homme à demander à monsieur le curé une dispense de devoir conjugal.

C'est dans ce contexte que Georges grandit, avec pour exemples une mère qui l'accaparait totalement et un père toujours épuisé et défait. À dix-sept ans, il demanda d'aller faire des études commerciales à Québec. Devant sa requête, son père lâcha un grand soupir de découragement, mais sa mère approuva, avec l'idée que son Georges apprendrait à gérer leur fortune à la perfection. Elle était fière de lui.

Leur fils unique était heureux; il pourrait prendre ses distances d'un père qui l'ennuyait à mourir et d'une mère qui n'écoutait pas ce qu'il disait, toujours sous prétexte qu'il n'avait pas d'expérience. Ernestine savait tout, tout le temps. Devant le caractère de sa mère, il se fit le serment d'épouser une femme qui saurait fermer sa gueule et ouvrir ses cuisses le temps venu.



1. En ces années-là, il y avait sept moulins à scie sur la rivière dite «aux Billots». Ce cours d'eau qui arpent le rang des Pistoles de Saint-Damien a reçu le nom officiel de rivière du Moulin le 11 septembre 1887 par la Commission de toponymie du Québec.

La vie à la ville était merveilleuse. Il y avait des tas d'endroits à visiter et tant de choses à faire. Georges suivait ses cours le jour, et allait se promener dans les hôtels le soir. Imaginez, à dix-huit ans, on a tout à apprendre!

L'hôtel qu'il préférait était sur la rue Saint-Jean. C'était un établissement cossu et convenable, un endroit où la bonne classe se retrouvait. Georges voulait bien s'implanter dans son nouveau monde. Établir des contacts d'affaires lui semblait tout ce qui comptait.

— Tiens, si c'est pas mon Georges Beaulieu à moé!

Georges se retourna. Pierre Gonthier, un de ses compagnons scolaires, était là. Pierre avait deux ans de plus que lui et était né à Québec. Il connaissait la ville comme le fond de sa poche. Il était le fils d'un comptable qui gérait la fortune des Sœurs Hospitalières de Québec.

Pierre s'approcha de Georges et mit la main sur son épaule.

— Tu bois du thé? Pas sérieux! Tu veux devenir curé ou moine pour siroter cette saloperie-là!

— J'sais me tenir, et les boissons fortes, c'est pas pour notre âge! répondit Georges en se détachant de son emprise.

Pierre le regarda en souriant.

— Pas icitte, c'est sûr. Mais j'connais une place où tu peux boire du fort, et pas cher!

Pierre toisa son interlocuteur. Il ne fallait pas que Georges parte en courant pour dire à tout le monde qu'il allait dans les endroits mal famés. Mais ce fils de comptable savait reconnaître quelqu'un qui ne voudrait pas perdre la face. Il regarda attentivement la mimique de Georges, qui bomba le torse. Il fallait l'intimider un peu et c'était dans la poche. Il continua.

— C'est sûr qu'un gars de campagne, c'est plus fait pour siroter du thé après avoir bûché toute la journée. Laisse faire, le jeune, c'est pas pour toé.

Georges fut insulté au maximum. Le traiter de gars de campagne... pas lui.

— C'est où, ta place?

Pierre se frotta les mains. Il avait vu juste.

— Viens, pis là où j't'emmène, tu t'amuses et, surtout, tu fermes ta gueule... t'as compris? C'est pas à l'église qu'on va!

— J'suis pas si niaiseux que tu penses, j'en ai vu plus que toé dans ma vie.

Pierre lui tapota l'épaule. On voyait bien que c'était un Joseph... un tout petit Joseph.

— On pense pareil, mon ami, dit-il. Viens pis lâche ta tasse de thé!

Ils sortirent dans la rue et Pierre demanda un petit char.

— Où on va d'même? demanda Georges.

— Rue Saint-Roch, dit Pierre en regardant le cocher.

La rue Saint-Roch était bien différente de ce que Georges avait vu de la ville. C'était du monde plus pauvre qu'en Haute-Ville. Il suivit Pierre jusqu'à une taverne où on pouvait lire sur l'écriteau «Au peti plèsir». Autant de fautes d'orthographe en si peu de mots, c'était un tour de force! Et c'était sûr qu'on n'allait pas voir le premier ministre là. L'endroit était plutôt sombre. Des lampes à l'huile noircies par la boucane ornaient les murs. Et pour la propreté, on pouvait repasser. La dernière fois qu'on avait lavé le plancher devait dater de Champlain.

Des tables entourées d'hommes qui buvaient de la boisson forte étaient disposées très serrées. On voulait mettre le plus de monde dans le moins grand possible. Des odeurs de gin et de mauvais parfums flottaient dans l'air. Un piano à rouleau était placé le long du mur du fond. Le musicien ne faisait que pédaler. À voir son allure, soûl comme une botte, il valait mieux pour lui rester assis.

Pierre indiqua une table dans un coin. Georges le suivit et s'assit près de son ami. Une femme à la poitrine bien en vue vint les voir.

— On veut boire, mes amours? leur demanda-t-elle.

Georges se sentit la gorge serrée. Elle s'était penchée vers lui et donnait en exposition sa poitrine qui voulait déborder de son corsage vraiment trop serré. Pierre le regarda du coin de l'œil.

— C'est ma tournée, Juliette, deux tord-boyaux doubles et une serviette d'eau froide pour que mon ami perde pas connaissance devant tes atours.

La serveuse fit un clin d'œil à Georges. Le jeune homme avait les joues en feu. C'était la première fois qu'il jouait à ce jeu de la séduction. La Juliette en question aurait pu être sa mère, mais en fait de poitrine, elle avait été bénie du ciel.

— Elle t'a dans l'œil, mon homme. Je la connais ben, la Juliette, elle est généreuse de sa personne. Pis elle a de l'expérience; avec l'âge, c'est ça qu'y a de bon.

Juliette revint avec les verres et posa le reste de la bouteille sur la table.

— J't'ai jamais vu icitte, mon minou... T'as lâché ta mère voilà pas longtemps.

Georges se sentit offensé.

— Vous saurez que j'ai l'âge de faire ma vie et que ma mère a rien à voir avec c'que j'fais icitte à soir!

La femme le regarda droit dans les yeux. Elle venait de flairer son poisson pour la soirée. Le jeune était naïf, mais pas sans le sou. Une belle prise, et pas laid en plus. Pourquoi ne pas en profiter, elle qui ramassait souvent des ivrognes passés date.

— Tu fais cul sec, mon lapin. Icitte, c'est une tradition. Quand c'est la première fois qu'on passe la porte, on boit notre verre d'un coup.

Elle prit le verre de Pierre et le cala. Georges n'allait pas se faire faire la boutade par elle. Il se leva, prit son verre et le but d'un trait. Il devint rouge comme une fraise, les yeux pleins d'eau. On voyait bien qu'il n'avait pas l'habitude d'une telle chose. Elle le regarda, remplit son verre une autre fois.

— T'as du cran, mon homme. On remet ça?

Georges dénoua sa cravate et vida le verre d'un coup. Pierre sourit; il n'allait pas s'ennuyer ce soir. Ici, on avait boisson et guidounes à volonté.

— Assis-toé, le jeune, et bois un autre coup. Il était temps que tu te déniaises un peu! dit-il.

L'insulte de Pierre fut perçue dans l'oreille de Georges comme une mélodie. Il se sentait heureux et avait envie de revoir le décolleté de Juliette de plus près. Il s'assit, prit la main de la serveuse et la baisa.

— Mademoiselle, vous avez de très beaux yeux! lui dit-il en regardant pas mal plus bas.

Juliette sourit. Ce Georges était rafraîchissant. Elle se pencha vers lui.

— T'sais, j'ai ma chambre en haut. Si tu veux, on pourrait aller boire au deuxième. C'est toujours la même musique icitte. L'autre cave, y fait juste pédaler. De toute façon, y'est trop rond pour changer les rouleaux.

La peur s'empara de Georges. C'était, à ne pas s'y tromper, une invitation intime. Bien sûr, ses amis et lui avaient fantasmé sur le sexe, mais il n'avait jamais rien fait de tel. Il feignit de n'avoir rien compris en regardant ailleurs, mais son regard tomba droit sur celui de Pierre.

— Dis-moé pas que t'es Joseph! lança ce dernier.

Georges avala difficilement sa salive. Il n'allait pas perdre la face devant son compagnon.

— Ben sûr que non! Des filles, j'en ai eu en masse... pis des belles!

— Ben alors, y'a pas de problème que t'ailles avec Juliette... Hein Juliette qu'y s'ennuiera pas, mon ami?

Juliette se versa un verre de gin. Elle aimait ce moment où la toile se refermait sur la proie. Contrairement à ce que tout le monde pensait, son métier de prostituée, Juliette l'aimait. Même s'il y avait de petits inconvénients. Maintenant, elle ne choisissait que ceux avec qui elle voulait faire affaire. Elle les prenait toujours sans expérience, car il ne fallait pas grand-chose pour leur faire tourner la tête.

— Chus sûre qu'y en sait plus que moé sur le sujet. C'est pas un niaiseux, y l'a dit lui-même! renchérit Juliette.

Tous les deux regardèrent Georges, qui se versa aussi un verre. Il se leva, retroussa son pantalon jusqu'en dessous de ses bras et se mit à marcher.

— Lève-les pas si hautes, tes culottes... vu qu'à va t'les baisser! lança Pierre en se mettant à taper du pied au son du pédaleux de service.

Juliette agrippa la main de son jeune ami et le dirigea vers l'escalier. Plusieurs hommes les regardaient et Georges, grisé par l'alcool, se sentit fier.

Les marches craquaient à tout rompre. On aurait dit qu'elles rythmaient le pas des tourtereaux. Ils arrivèrent dans un couloir où des portes étaient restées entrouvertes. Georges vit des couples se caresser.

— Les autres aussi, y font des choses comme on va faire?

Juliette se plaqua au mur. Il avait l'air de rien comprendre, ce petit.

— Ben... c'est normal. T'es dans un bordel, icitte. Les filles gagnent leur vie en couchant. T'avais pas compris?

Georges se figea. Elle était en train de lui dire qu'il devrait payer pour lui faire l'amour. On était loin des romans à l'eau de rose. Pas question qu'il passe derrière un paquet de bonshommes. L'amour, ça ne se paie pas...

Voyant que Georges ne parlait pas, elle comprit que le jeune ne voulait pas payer.

— Écoute, j'ai pas de temps à perdre. Tu veux pas payer, on redescend. Moé, j'ai une paye à me faire à soir. Si c'est pas toé... ce sera un autre.

À bien y penser, s'il redescendait, il perdrait la face devant Pierre. Il serait la risée de son école. Entre gars, on est vite mis au pilori.

— Combien ça coûte?

— Ça dépend. Tu veux la p'tite vite ou la totale?

Ne sachant pas de quoi elle parlait, il se dit que plus vite ce serait fait, mieux il se porterait.

— La p'tite vite!

Elle se mouilla sensuellement les lèvres.

— Un trente sous!

— OK!

Il sortit de sa poche un trente sous². Juliette se mit à rire.

— Tu paieras quand t'en auras eu pour ton argent... T'es mignon, toé!

Juliette ouvrit la porte. La chambre était éclairée d'une seule lampe. Un lit, déjà défait, était devant la fenêtre. Il n'avait pas l'air très propre. La tapisserie des murs datait, car elle décollait un peu partout. Sur un petit bureau de chevet trônait une bassinette d'eau avec une guenille.

— Lave-toé le membre avant. J'touche pas à ça si c'est sale. Chus pas n'importe qui, moé! dit-elle.

Georges regarda la guenille. Elle n'était pas lavée et empesée comme la lingerie chez sa mère. Non! Tout sauf penser à sa mère. Il regarda la femme qui ne se détournait pas. Elle comprit, lui tourna le dos en disant :

— J'veux pas te faire peur, mais j'vas la voir, ta quéquette!

Georges mit de l'eau sur sa serviette de fortune et déboutonna son pantalon. Il sortit son pénis et le rinça du mieux qu'il put. Il était tout ratatiné. C'était pitoyable à voir. Il ne voulait pas le lui montrer. Juliette se tourna vers lui et, le voyant de dos, comprit son problème. Elle s'avança, le contourna et, sans regarder son

2. Savez-vous pourquoi on nomme « trente sous » nos pièces de vingt-cinq cents? Ça date du début de la colonie anglaise, où il a fallu passer de la monnaie française à la monnaie anglaise. Comme les 25 sous anglais valaient 30 sous français, le nom est resté pour désigner les nouvelles pièces anglaises! Les 25 sous de 1875 étaient spéciaux, car le poinçon pour la date ne marquait que les trois premiers chiffres, le dernier étant ajouté à la main. Tous ces 25 sous de 1875 ont un H sous la date. Cette lettre signifie le nom de l'atelier de monnaie: Heaton Mint. En janvier 2007 et en 2010, une pièce de vingt-cinq sous datée de 1875 s'est vendue aux enchères pour 81 000 \$ et l'autre, pour 65 000 \$. À ce prix-là, ça vaut la peine de les garder!

membre, lui donna un baiser. C'était son premier baiser. Georges avait la tête qui chavirait, c'était peut-être l'alcool.

La femme recula et, tout en regardant Georges dans les yeux, se détacha les cheveux et se déshabilla lentement en prenant le temps d'exposer son corps au jeune homme. C'était à n'en pas douter : il n'avait jamais vu de femme nue de sa vie. Elle se surprit à aimer ce jeu. Comme il avait l'air naïf ! Elle remarqua que l'excitation de Georges montait. Elle lui mit la main sur son sein et descendit la sienne sur son sexe. Ils se caressèrent un temps, puis, sans attendre l'invitation d'aller au lit, Georges eut une jouissance. Il devint mal à l'aise. Juliette se mit à rire.

— Ben toé, t'es vite en titi ! T'as même pas eu le temps d'me rentrer dedans.

Cela faisait bien son affaire. Depuis quelque temps, c'était sa tactique. Un jeunot trop excité pour faire quoi que ce soit. Car Juliette avait contracté une maladie honteuse et personne ne le savait. La patronne du bordel ne la garderait pas si ça venait à ses oreilles. Mais jouer aux caresses pour trente sous, ça, elle le pouvait. Puis de toute façon, le jeune avait joui, donc tout le monde était content.

Juliette se pencha pour prendre ses vêtements et se rhabilla. Georges, telle une statue de sel, ne bougeait pas, le pénis sorti de sa braguette. Il se demandait ce qui venait de se passer.

Elle se rattacha les cheveux.

— Là, tu peux sortir ton trente sous... T'as vraiment fait diminuer le temps de la p'tite vite, mon chou.

Il sortit sa pièce de monnaie de sa poche. Juliette la prit et la mit dans son corsage après y avoir déposé un baiser.

— J'la garderai toujours sur moi. T'es trop chou.

Puis elle sortit de la chambre sans rien ajouter. Georges était aux anges, il venait de faire l'amour avec Juliette, ou du moins le croyait-il. La tête lui tournait, il se pensait amoureux.

— Juliette, t'es la femme de ma vie, chuchota-t-il.

À les voir redescendre si vite, Pierre se mit à crier :

— Hé, Juliette, y'a-tu perdu connaissance avant d'arriver à la chambre?

Tous les clients les regardaient dans l'escalier. Alors Juliette dit très fort :

— Pour trente sous, le p'tit a manqué son coup!

Georges fut la risée de tout le bordel.

— Georges trente sous... Touchez pas à Georges trente sous ou vous allez rester mous!

Même le pédaleux se mit de la partie.

— Georges trente sous... Georges trente sous... Viens Juliette que j'baise ton trente sous pour que ça m'arrive pas, dit-il.

Juliette flaira la bonne affaire.

— Cinq sous pour baiser le trente sous. Sortez vos cennes, messieurs!

Et tous les hommes présents pour rire sortirent cinq cents pour embrasser le talisman.

Georges avait tellement honte. L'amour de sa vie venait de le poignarder au cœur. Sa mère avait raison de dire constamment : « Si tu perds un jour la face, retrousse-toé les manches et reprends le dessus! »

Il sortit. Dehors, il se mit à pleurer. Son orgueil était à vif. « La garce va me le payer, et cher... », pensa-t-il. Il retourna chez lui par les petits chars, en maudissant Pierre et son bordel.